



Il déclara qu'il avait perdu son chemin. — Page 238, col. 2.

cœur que, le lendemain 1<sup>er</sup> janvier, elle reçut de Pierre Peuquoy l'invitation de se rendre dans la salle basse, où ils allaient s'entendre avec Jean, devant elle, sur ce qu'il y avait lieu de faire dans les circonstances actuelles.

Elle se présenta toute pâle et tremblante devant cette sorte de tribunal domestique, composé pourtant des deux seuls êtres qui lui portaient une affection presque paternelle.

— Mon cousin, mon frère, dit-elle d'une voix émue, me voici à vos ordres.

— Asseyez-vous, Babette, lui dit Pierre en lui montrant une chaise préparée pour elle.

Puis, il reprit avec douceur, mais avec gravité :

— Au commencement, Babette, lorsque, vaincue par nos instances et nos alarmes, vous nous avez confié la triste vérité, je n'ai pas, je m'en souviens à regret, été le maître d'un premier mouvement de colère et de douleur, je vous ai injuriée, menacée même; mais Jean est heureusement intervenu entre nous.

— Qu'il soit béni pour sa générosité et son indulgence ! dit Babette en tournant vers son cousin son regard noyé de larmes.

— Ne parlez pas de cela, Babette, n'en parlez pas, reprit Jean plus remué qu'il ne voulait le paraître. Ce que j'ai fait est bien simple, et, après tout, ce n'était pas le moyen de remédier à vos peines que de vous en infliger de nouvelles.

— C'est ce que j'ai compris, reprit Pierre. D'ailleurs, Babette, votre repentir et vos larmes m'ont touché; ma fureur s'est adoucie en pitié, ma pitié en tendresse, et je vous ai pardonné la tache que vous aviez faite à notre nom jusque-là sans tache.

— Jésus sera bon pour vous comme vous avez été bon pour moi, mon frère.

— Et puis, continua Pierre, Jean me faisait encore remarquer que votre malheur n'était peut-être pas sans remède, et que celui qui vous avait

entraînée dans la faute avait pour droit et pour devoir de vous en retirer.

Babette courba plus bas son front rougissant. Lorsqu'un autre qu'elle paraissait croire à cette réparation, elle n'y croyait plus.

ALEXANDRE DUMAS.

*La suite au prochain numéro.*

## LES DRAMES DE LONDRES

DEUXIÈME PARTIE.

### LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE

— Vous êtes une fille bonne et reconnaissante, Katherine, dit Richard, et je n'ai jamais douté un seul instant de votre excellent naturel.

— C'est vrai, car lorsque tout le monde m'abandonnait, vous êtes resté mon ami!

— J'ai à vous parler encore de différents sujets, continua Markham. Hier soir, j'ai eu la visite de votre oncle; jamais je n'ai remarqué chez personne un changement aussi prompt! il m'a dit que, d'après certains conseils que je lui avais donnés à la taverne près d'Old-Bailey, il avait mûrement réfléchi à l'existence qu'il avait menée depuis nombre d'années.

— Oh! voilà en vérité de bien bonnes nouvelles! s'écria Katherine en joignant les mains en signe de reconnaissance.

— Je lui ai fait part de la fortune qui vous

arrive, Katherine, s'écria Markham; il a pleuré comme un enfant.

— Cher oncle! son cœur ne m'était donc pas entièrement fermé! murmura Katherine.

— Je lui ai dit de me venir voir demain, et je l'ai assuré que j'allais m'occuper de lui trouver un emploi dont il n'aurait pas à rougir.

— Oh! monsieur Markham, vous ne vous contentez pas d'être notre bienfaiteur, vous voulez encore que mes parents bénissent votre nom! s'écria Katherine.

— Je compte maintenant sur vous pour faire le bien, Katherine, dit Richard en souriant.

— Oh! dites-moi comment, s'écria la charmante fille avec joie.

— Vous prendrez sur la première année d'intérêt de votre fortune, une somme qui mettra votre oncle à même de se retirer dans une ville éloignée où, en prenant un autre nom, il pourra commencer des affaires dont il n'aura pas à rougir.

— Cette proposition me comble de bonheur, dit Katherine.

— Alors je commencerai mes démarches dès demain, continua Richard, votre oncle et votre cousin viendront vous voir ici en quittant Londres.

— Pauvre John, dit Katherine, pensez-vous que son père...?

— Le traitera mieux à l'avenir? demanda Markham en voyant l'hésitation de la jeune fille. Oui, j'en réponds! il s'est opéré chez votre oncle un changement complet, c'est un tout autre homme.

— En voyant votre bonté il a dû céder à l'exemple, dit Katherine.

— Quand je lui ai demandé s'il désirait que vous restassiez avec lui à l'avenir, il m'a répondu : « Non, pour tout au monde » — il a ajouté que dans quelque lieu qu'il s'établisse il aurait beau changer de nom, il transpirerait toujours quelque chose de son ancienne profession et qu'il ne voulait pas que vous ayez à